

Ce Jean Louis toujours le même...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 52 [i.e. 50]

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lui, on tâchait de savoir s'il était de bonne ou s'il était gringé ; cela avait son importance pour notre commerce de bouses ; et, la Cécile savait s'y prendre pour avoir ces précieux renseignements ! On a eu fait de rudes bonnes affaires, avec la Cécile ; car, on partageait chrétiennement les bénéfices ! Elle était débrouillarde, bien plus que moi ; je me rappelle, qu'une fois que notre bérôt n'était pas tout à fait plein, elle était allée chercher des bouses de leur vache, à l'écurie, pour faire bonne mesure !

Quand le bérôt était vide, sans façon, la Cécile se mettait dedans et je partais, ventre à terre, comme un cheval de race ; une fois même, je courrais si vite que le manche de balai, qui servait de timon au bérôt, se décloua et la pauvre Cécile se trouva, les quatre fers en l'air, au milieu de la route ! Elle ne m'en a pas voulu pour tout ça, elle était bonne fille ; et, au lieu de piorner ou de faire la potte, elle se mit à rire, sans même penser à se ramasser ! Ah ! oui, c'était encore le beau temps, quand nous allions aux bouses avec la Cécile ! Allez voir si les gosses d'à présent voudraient aller aux bouses ! A peine sont-ils secs derrière les oreilles, qu'ils se donnent des airs de grands personnages et qu'ils fréquentent en grand mystère, comme s'ils rentraient de leur école de recrues ! Bigre, ils ne vont pas aux bouses avec les filles ! Je sais bien que, même s'ils trouvaient des filles pour les accompagner, ils ne trouveraient pas si facilement des bouses ; et puis, ce serait par trop dangereux !

Le temps d'aller aux bouses a passé, comme celui de jouer aux nius ou de faire aller les toupies sur la route !

Vieux souvenirs que tout cela ; mais, bons souvenirs, que nos enfants n'auront pas le plaisir de connaître et de raconter à leurs descendants ; tant pis pour eux !

Pierre Ozaire.

Raisonnement pratique. — Préférez-vous être très belle ou très intelligente ?

- Très belle.
- Ah !
- Oui, car il y a plus d'hommes bêtes que d'hommes aveugles.

Le secret. — Mme Pipelet confie un secret à Mme Gibou.

- Vous ne le direz à personne.
- Soyez tranquille, mère Pipelet, je serai aussi discrète que vous.

LE FEUILLETON



LES BRUITS QUI COURENT

CHAPITRE II

Encore que Châteauevieux soit aujourd'hui une petite ville de trois à quatre mille âmes et, même un chef-lieu de district, ses habitants n'en ont pas moins conservé certaine simplicité rustique et certaines coutumes toutes villageoises. Les palaces qui se multiplient, les villas qui pullulent, les trams électriques, les autos, tout le symbolisme de la vie moderne envahit les environs, s'installe, s'impose, monte à l'assaut de la vieille cité, et, cependant, quelques rues, quelques recoins pittoresques se défendent, en vain peut-être, mais avec une énergie qui n'en est pas moins louable. Assis au pied des Alpes, à l'issue d'une vallée profonde où l'Eauclaire, parfois torrentueuse et brutale, coule sur le rocher, Châteauevieux paraît sommeiller dans un nid de verdure. Au printemps, l'émeraude des vignes et des prés entoure la petite ville et y pénètre même, ça et là, tandis que les collines avoisinantes, couvertes de noisetiers, de frênes, de cornouillers et, plus haut, de sapins presque noirs, lui font comme un écran sombre sur lequel la blancheur des villas modernes pique de jolies taches neigeuses. Sous le soleil, l'ensemble est d'une gaieté tranquille ; sous la pluie ou la neige, sous la rafale, qui hurle et tourbillonne, Châteauevieux se voile d'une tristesse un peu théâtrale. D'ailleurs,

quelle que soit la saison, quelque soit le temps, que le ciel s'embrume ou s'irradie, jamais la petite cité n'est ennuyeuse. Elle garde un cachet original qui la préserve de toute monotonie.

Le samedi, sur la place du marché, on rencontre encore des habits de milaine, des robes de grisette, des coiffes de soie ou de velours. Les montagnards y viennent, la hotte sur le dos ou le bissac de toile à l'épaule. Ils parlent encore le patois. Ils grignotent des clous de girofle ou fument une pipe cossue. Ils ont l'accent. Ils sont bien du pays. Leurs fils le sont peu, leurs filles moins encore. Les petits chapeaux alequinés, les jupes très courtes et les souliers jaunés ont accompli l'œuvre de nivellement cosmopolite. Demain, l'âme de la cité, travestie et modernisée, sera méconnaissable. Aujourd'hui, on la sent encore frissonner dans les ruelles ; c'est un frisson d'agonie peut-être. Il n'en est que plus respectable.

Le soir, en été, on coterger¹ devant les maisons, devant les boutiques comme il y a cent ans. Assises au bord de la rue, sur des chaises vieillottes, les bonnes femmes bavardent ; les nouvelles du jour circulent. En allant aux emplettes, en revenant de la vigne ou des champs, les unes s'arrêtent et disent leur mot. D'autres écoutent pour aller porter plus loin le récit entendu. Ainsi la chronique quotidienne se parachève et se répand, verbale et bien vivante. En hiver, elle a moins d'aise, mais, cependant, elle ne chôme pas. En certaines boutiques — très simples, vieillottes et qui, elle aussi, agonisent, tuées par les magasins presque luxueux et les bazars israélites — les curieuses et les babillardes s'attardent à colporter les faits divers et se plaisent, sans doute, à les embellir. Un peu d'art ne nuit pas au récit et un grain de sel lui donne de l'allure. Les hommes, en revenant de la fruitière, où, certainement, ils ouïrent aussi quelque nouvelle, stationnent volontiers, boille aux reins et pipe à la bouche, devant la Maison-de-Ville, et s'ils causent moins que ces dames, cependant ils ne sont ni sourds ni muets. Un brin de coterde ne les épouvante pas. Là, sur la place, c'est le « Café économique », la conversation gratuite. Pourquoi n'en point profiter ? Et, même, si, d'aventure, Jacques-Auguste ou Pierre-Abram entre chez l'épicière pour acheter un bout de Grandson ou un paquet de Griessbach, pourquoi ne se chaufferaient-ils pas les doigts au tuyau du poêle en écoutant la Julie conter les petits poëms de la ville entière ? Ainsi, tout se sait, tout se répète et tout se commente.

Au temps où David Vaudroz administrait Châteauevieux — il y a de cela une trentaine d'années, peut-être plus, peut-être moins — les coterdes y étaient plus nombreux et plus fréquentés qu'aujourd'hui. Aussi, rien d'étonnant à ce que la visite du pasteur Gerber ait été connue, en quelques heures, aux quatre coins de la cité, David Vaudroz en avait naturellement entretenu la Jeanne, celle-ci en toucha deux mots à l'Isalie, qui se hâta d'en avertir la boulangère Amiguet, laquelle s'en réjouit avec l'épicière Crausaz ; les hommes s'en mêlèrent et patati et patata. Lorsque, le soir, à l'accoutumée, David Vaudroz entra à la Croix Fédérale pour faire son binocle quotidien, les habitués étaient renseignés, eux aussi, et l'attendaient pour plus amples détails. Cependant, ils laissèrent asseoir le syndic à sa place préférée, la deuxième table à droite, près du comptoir, et commander sa chopine de « bon vieux », sans l'interroger maladroitement. A la même table, le capitaine Mermet et le professeur Divorne, partenaires réguliers du syndic, savouraient déjà une goutte de Mousquetaires, fameux crû de là-bas.

— Eh bien syndic, demanda Mermet, quoi de nouveau ?

- Mais rien, capitaine, rien.
- Fait boucherie, hasarda Divorne.
- Oui, et pas fâché d'avoir fini.

Ce détail intéressait énormément le professeur et pour cause. Sosthène Divorne enseignait la musique : violon, piano, chant, flûte, etc... Un rude métier dans une petite ville où les goûts artistiques sont plutôt rudimentaires et les élèves peu nombreux. C'est à peine si, avec quel-

ques leçons dans un pensionnat, quelques répétitions de fanfare et, en hiver, une demi-douzaine de sauteries au piano, ses cachets en ville suffisaient à le faire vivre, lui, sa femme et ses six enfants. Heureusement que David Vaudroz était là, qui bouchait pas mal de trous et rétablissait ainsi, plusieurs fois par année, l'équilibre budgétaire, chez les Divorne. Et même, une superbe espérance réjouissait le cœur du professeur de musique et l'exhortait à la patience. Aussi lorsque Mme Divorne se lamentait sur la cherté des vivres et le peu de résistance des semelles de souliers et des fonds de culotte, Sosthène la consolait-il invariablement par ces bonnes paroles :

(A suivre.)

P. Amiguet.

Ce Jean Louis toujours le même... — Vaudoiseries tant vieilles que nouvelles, contées ou grappillées pour amuser le monde, par Gédéon des Amburnez. Un volume in-16 sous couverture illustrée. Editions Spes, Lausanne.

Voici une 2e édition revue et augmentée comme il faut, de cette joyeuse anthologie de bonnes « vaudoiseries » dans la tradition... Quelle tradition ? Celle d'Alfred Céréssole par exemple, qui reconnaît certainement Gédéon des Amburnez pour l'un de ses fils spirituels, ou bien celle du « Conteur Vaudois » du regretté J. Monnet. — Jean-Louis a fait plus d'une carrière. Il en recommence une pour nous raconter la « Fête des Vignerons », telle qu'il l'a sentie et vécue — grand événement de sa vie. — Ceux qui sauront dire ce morceau comme lui feront plaisir autour d'eux. Et il y en a bien d'autres, sans parler d'une page de A. Roulier qui prête sa plume excellente à Jean-Louis pour allonger... les oreilles aux robes et aux cheveux trop courts ! — A l'entrée de l'hiver, pour faire provision de bonne humeur et remplir les longues soirées chez soi ou chez les autres, prenez Jean-Louis, le bon compagnon.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Cette publication vise particulièrement à faciliter l'étude de l'une et l'autre langue, à la rendre agréable au moyen de lectures variées appuyées sur de bonnes traductions. Numéro spécimen gratis par l'administration du Traducteur, à La Chaux-de-Fonds, (Suisse)

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

Rentes viagères différées

Tous renseignements gratuits sur

L'ASSURANCE - VIEILLESSE

sont fournis par la

Caisse Cantonale Vaudoise des RETRAITES POPULAIRES

Bâtiment du Crédit Foncier Vaudois
Téléphone 28.426 LAUSANNE

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.